

Yasser Abdellatif

Season of High Times

موسم الأوقات العالية

Translation by Pierre Girard (French)

HISTOIRES D'AMOUR IMPRESSIONNISTES

C'est une histoire d'amour en un acte. Elle s'est déroulée tout au long d'un cheminement tortueux à travers les strates de l'histoire du Caire encore perceptibles sous la surface de la vie d'alors, ou sous le dernier plan en date appliqué sur la ville. Un cheminement prenant la forme d'une exploration, d'un emmagasinement de tableaux. Cette histoire d'amour elle-même n'est autre qu'une multiplicité de tableaux venant résumer toute une année durant laquelle Imtissal et moi étions inséparables, comme deux ombres se reflétant sur les murs des cafés et des rues au milieu des spectres de ces temps vacants.

*

Au sortir de l'adolescence survient l'envie de s'extraire de la périphérie pour gagner le cœur de la ville, poussé par les promesses de bon temps, après avoir épuisé tout ce que pouvait nous apporter nos quartiers endormis dans leur ennui. Cette soif d'exploration s'accompagne d'un moment d'arrachement avec le groupe d'amis du quartier, ou plutôt d'un arrachement du groupe lui-même, commençant peu à peu à se disloquer. La grande époque des expéditions dans les rues et des inscriptions laissées dans tous les recoins paraît à jamais révolue, cependant que ces mêmes inscriptions en viennent à perdre toute signification ; les jours se mettent à se ressembler, tout comme les expéditions désormais privées de sens. Une ère sauvage de la vie s'achève, voyant la meute de loups se désagréger. Chacun se replie sur sa vie privée. Tous sont redevenus des individus, et moi je me suis mis à raconter et à me raconter.

Je me suis souvenu qu'une autre vie m'attendait depuis deux ans, l'université ! De fait, j'étais inscrit en tant qu'étudiant au département de Lettres de l'université du Caire, et durant toute cette période j'y avais rarement mis les pieds, ayant bien entendu été recalé en première année. Me voilà donc, quittant le territoire familial délimité à force de pisser sur les arbres et de disperser des mégots à tous les coins de rue, voguant vers des terrains de jeu inédits et des personnes nouvelles.

*

L'avenue Qasr Al-Aïni est la porte d'accès des habitants du sud du Caire au centre-ville, une artère les menant entre ses vieux immeubles jusqu'à la place Tahrir, puis de là vers les différentes zones au cœur de la capitale comme vers les quatre coins de la ville. Le regard s'aventure peu à peu de Qasr Al-Aïni jusqu'à l'étendue de la place, avant de s'arrêter pour décider quelle direction prendre : Bab El-Louk puis Qasr Al-Nil ? Ou Al-Tawfiqiya et Al-Azbakiya ? Les deux options sont toutes aussi alléchantes. Tu poses la ville sur une assiette, et avec un couteau tu la découpes en petites parts que tu manges à la fourchette, sans te presser, l'une après l'autre.

Dans le quartier de Bal El-Louk et de Qasr Al-Nil, terrain de prédilection des intellectuels, des journalistes et de nos grands maîtres des Beaux-arts, le temps s'était arrêté au milieu des années soixante et soixante-dix à l'intérieur de cafés ayant désormais perdu leur aura. Les vieilles batailles avaient vu leur ardeur décliner, en même temps que l'envergure de leurs champions, poussés vers une retraite forcée, il ne restait qu'à faire tourner la meule avec le même vieux manche, sans le moindre grain à moudre, tournant « à vide », dans un effroyable silence en dépit de tout le tapage provoqué. J'ai connu un journaliste n'ayant pas publié un seul article ni la moindre information dans un journal, qui se présentait en tant que tel du simple fait qu'il logeait dans la pension où avait habité le poète Amal Dunqul ! Cela suffisait à lui conférer une raison d'exister et de demeurer dans ce monde, même sans n'avoir jamais rien publié de sa vie, étant par la force des choses un journaliste habitant dans la pension où avait bel et bien vécu un grand poète. Amal Dunqul était quant à lui mort depuis une décennie, tout comme Naguib Surur et Yahya Al-Tahir Abdallah, les autres grands noms de cette époque qui étaient encore en vie avaient quitté le Caire en suivant les chemins de la migration ou de l'exil et les derniers d'entre eux restés en Égypte avaient vieilli, délaissant ces terrains de jeu devenus trop étroits. Une autre génération avait pris leurs places, en tentant de se frayer un chemin au sein d'un espace assailli de toutes parts avant même de prononcer le moindre mot. De la défiance, sans une once de clairvoyance. La ville sans cœur, les forêts de ciment se sont refermées sur nous en nous laissant sur le carreau, avec les souvenirs d'une campagne lointaine, harmonieuse et maternelle pour bercer les soubresauts de l'aliénation. Tout cela avant de s'apercevoir que ce fardeau n'est récompensé par aucune réalisation matérielle ni même signifiante. L'intellectuel désabusé devient alors plus hargneux qu'un policier affamé.

Laisse ce triangle derrière toi, et file en direction d'une autre partie du cœur de la ville. Quitte la ville des « effendis » pour celle de la « bohème », vers les carrés formés par Al-Azbakiya, Al-Tawfiqiya et Emad El-Deene, vers ce royaume du Teatro également révolu, avant que ne disparaisse à son tour le royaume des employés et des journaliers plusieurs décennies auparavant. L'art dramatique et le vaudeville ont périclité, voyant se déliter les vieilles distinctions, tandis que la plupart des théâtres de l'âge d'or ont fermé leurs portes depuis plus d'un demi-siècle ou sont devenus des salles de cinéma,

à l'exception de deux cabarets de troisième ordre où se produisaient d'obscures danseuses et musiciens. Durant des années ce quartier est resté éteint. Au début des années quatre-vingt-dix, le gouvernement a fermé à la circulation ce carré délimité par les rues Fouad, Al-Tawfiqiya, Al-Alfi et Emad El-Deen, avant d'y installer des pavés et de rendre cette zone piétonne, donnant ainsi une nouvelle jeunesse à ses restaurants, ses cafés ainsi qu'au bar *La bottega*, le dernier établissement de l'âge d'or encore existant. Ce quartier est redevenu un endroit où sortir le soir, un coin de la ville qui ne dort jamais, non seulement pour ses cabarets et ses salles de cinéma, mais surtout pour ses restaurants et ses cafés, tel un brasero qui jamais ne s'éteint autour duquel gravitent les esprits errants de la ville et autres marginaux en rupture avec les règles admises par la société : prostituées voilées arborant un maquillage chargé en compagnie de maquereaux fatigués au regard léthargique engourdi par l'opium et la codéine, musiciens de différents ensembles et *takht* avec leur costume élimé trimballant leurs instruments dans leur étui, danseuses de cabarets aux cheveux blondis à l'eau oxygénée vêtues d'une abaya noire pour masquer leur tenue dénudée accompagnées de leurs enfants portant des valises, au milieu d'autres personnages plus obscurs à l'identité incertaine... Des discussions ininterrompues se prolongent tout au long de la nuit avec en fond le bruissement des immenses gamelles servant à frire les ta'ameya du restaurant « Akher Saa », trônant tel la Mecque de tous les plats : lentilles aux oignons frits, fèves à l'huile piquante et œufs au pastrami exhalant l'ail et le fenugrec. Les gens se pressent, faisant la queue pour obtenir un de ces sandwiches ronds redonnant un peu d'aplomb aux couche-tard. Cette zone s'avérait bien plus accueillante et humaine que la ville des effendis, avec toutes ces figures plongées dans leurs mondes intérieurs sous l'aile bienveillante de la nuit, avant que le jour ne dévoile leur vulnérabilité, les faisant aussitôt regagner leur abri inconnu à l'heure des premiers rayons du soleil. Les paroles de la nuit sont taillées dans du beurre, toute la vie est taillée dans du beurre, aussi mieux vaut les garder à l'abri de la lumière du matin pour ne pas les voir fondre sur les trottoirs.

*

L'Université du Caire est le point de départ des déambulations sous forme de « dérive » à travers la mer de la ville. J'en sors à la tombée de la nuit, tel une barque ayant largué les amarres s'abandonnant aux vagues, pour ne retourner à la maison que quelques heures après minuit. Le métro ne circule plus, j'emprunte alors les microbus (Ramsès-El-Maadi) pour rentrer, grappiller quelques heures de sommeil dans mon lit, puis me lever tôt et sortir avant que les rues matinales ne se remplissent d'étudiants et d'employés, en reprenant à nouveau la direction de l'université... Les nuits succèdent ainsi aux jours, tout comme les longues heures de lecture dans les transports, les cafés et à la bibliothèque universitaire.

La cour de la faculté de Lettres forme un rectangle, délimité sur trois de ses côtés par les bâtiments de la faculté entourant un espace vert entrecoupé d'allées pavées, tandis que le quatrième côté du rectangle est occupé par le bâtiment à deux étages de la bibliothèque. On l'appelle la « Bibliothèque centrale de l'Université du Caire », mais en réalité elle n'est fréquentée que par les étudiants de la faculté de Lettres, et avant tout par les étudiants aveugles, étant donné qu'elle dispose à l'étage supérieur d'une salle dédiée aux livres audios ou imprimés en braille.

Le matin, je n'assiste qu'aux séminaires qui m'intéressent le plus, passant la plupart de la journée assis dans la salle des sciences humaines de la bibliothèque universitaire ou sur les larges marches de l'entrée, à fumer et à observer les allées et venues des étudiants dans la cour dont le nombre va croissant au fur et à mesure qu'avancent les heures de la journée. Ils affectent un amusement forcé, épuisant leurs sentiments dans des amourettes bornées par les quatre années d'étude. Le temps filait en un compte à rebours se précipitant vers l'abîme de cette fin du siècle, face à l'inconnu qui nous attendait. Internet n'était pas encore apparu comme horizon porteur de potentialités virtuelles pour l'avenir. Le champ des possibles et le virtuel étaient alors des concepts impliquant plus d'absence que de présence.

Assis sur les marches de la bibliothèque, le temps passe sur moi comme des vagues ininterrompues heurtant une colonne de marbre plantée dans le sable du rivage. Afin de rompre l'ennui de la journée qui s'étire, toutes les heures ou toutes les deux heures je m'enfonce dans la bibliothèque obscure pour rejoindre la cafétéria et prendre un café. En y pénétrant depuis la cour de la faculté, on passe de la lumière éblouissante et de la cacophonie de toutes les voix et couleurs à un monde silencieux et quasiment plongé dans l'obscurité. Le hall de la bibliothèque et ses couloirs sont enveloppés dans le silence et le froid émanant du revêtement blanc en marbre façonné par le temps et les allées et venues. Les étudiants non-voyants progressent, seuls, couronnés par l'indétermination de leur infirmité et sa magnificence, en s'aidant à tâtons des murs jusqu'à l'escalier intérieur menant à l'étage supérieur, ou en s'agrippant à un ou une camarade doué de la vision ou à d'autres collègues d'obscurité, en s'appuyant sur eux ou l'un sur l'autre. Les aveugles bénéficient d'une exemption de la règle non écrite interdisant à un étudiant de prendre le bras ou la main d'une étudiante dans l'enceinte de l'université. De nouvelles heures se succèdent dans la salle des sciences humaines. Je passe de livre en livre sans en terminer aucun, j'en reprends d'autres commencés auparavant, notant dans mon cahier une remarque tirée de l'un d'entre eux ou un vers d'un poème ancien appartenant aux dites « périodes de décadence » mentionné dans une des chroniques mameloukes, puis je retourne un peu aux œuvres complètes de Badr Shakir Al-Sayyâb... Avant de ressortir à nouveau m'asseoir sur les marches extérieures à la lumière du soleil, à observer le va-et-vient constant. Une immuable journée, où se répète indéfiniment chaque scène advenue ici, pouvant ne s'être produite qu'une fois ou répétée des

centaines de fois, cela importe peu, car tout évènement fugitif et évanescent s'élevait jusqu'au sublime à l'intérieur de cette aspiration esthétique qui accompagne les premiers moments d'émancipation, dépassant son caractère étroit pour accéder au statut de scène mythique.

Mais ce jour-là, celui où Imtissal s'est dirigée vers moi alors que j'étais assis, ressort nettement, se distinguant du reste des jours agglomérés sous l'effet de la ressemblance et de la routine en un unique jour s'étirant.

[...]

